

*Littérature et histoire: un rapport incestueux (comme dans un roman de Simonetta Agnello Hornby)*

Article

Accepted Version

Medioli, F. (2013) *Littérature et histoire: un rapport incestueux (comme dans un roman de Simonetta Agnello Hornby)*. Cahiers du LARHRA. pp. 1-18. (Unpublished) Available at <http://centaur.reading.ac.uk/31291/>

It is advisable to refer to the publisher's version if you intend to cite from the work. See [Guidance on citing](#).

Published version at: <http://larhra.ish-lyon.cnrs.fr/node/339>

Publisher statement: Da: Mounier Pascale [mounier.pascale@wanadoo.fr] Inviato: mercoledì 19 dicembre 2012 21.12 A: 'Bernard HOURS'; 'Bertrand Ferrier'; 'Virginie HOLLARD'; lisa.roscioni@fastwebnet.it; Jacques.Gerstenkorn@univ-lyon2.fr; f.medioli@reading.ac.uk; loriga@ehess.fr; 'Thierry JACOB'; 'emilie walezak'; 'Emilie Walezak'; 'Laetitia Bourgeois' Oggetto: Volume séminaire Le récit entre fiction et réalité Chers tous, Nous avons le plaisir de vous annoncer que les Cahiers du LARHRA vont accueillir les articles issus du séminaire « Le récit entre fiction et réalité », auquel vous avez participé. Ce sera le second

numéro thématique de la revue. Les consignes éditoriales spécifiques sont les suivantes : 35000 signes au plus par article et pour ceux qui sont concernés les illustrations à fournir en jpg, 300 dpi. Vous trouverez en PJ les normes de présentation des articles. Pour ceux qui ne l'ont pas encore fait, nous vous invitons à nous remettre votre texte d'ici le 31 janvier au plus tard. Passé ce délai, nous ne pourrons plus accepter de contributions. Nous vous souhaitons un bon travail ainsi que de belles fêtes de fin d'année. Bien cordialement. Monica Martinat et Pascale Mounier

All outputs in CentAUR are protected by Intellectual Property Rights law, including copyright law. Copyright and IPR is retained by the creators or other copyright holders. Terms and conditions for use of this material are defined in the [End User Agreement](#).

[www.reading.ac.uk/centaur](http://www.reading.ac.uk/centaur)

## **CentAUR**

Central Archive at the University of Reading

Reading's research outputs online

«Il déambulait sur le Forum Romanum, pensant aux sénateurs, aux consuls, aux prêtres, aux soldats et aux martyrs parfaitement réels, que personne n'avait écrits et qui s'étaient évaporés entre les pierres. Au fond, l'histoire n'offrait guère de prise!»

«Depuis qu'il y avait des hommes, il y avait eu de l'Histoire; l'Histoire déterminait le présent, le présent l'avenir, par conséquent l'avenir ne pouvait exister sans l'Histoire. Aussi importait-il d'en prendre connaissance»

Cees Nooteboom, *Le chant de l'être et du paraître* (1981)

### **Littérature et histoire: un rapport incestueux (comme dans un roman de Simonetta Agnello Hornby)\***

1. Dans son roman *Boccamurata*, Simonetta Agnello Hornby raconte, d'une façon très chaste, discrète et respectueuse, l'un des derniers tabous: un inceste entre frère et sœur, dont naît un enfant, qui est le protagoniste du livre.<sup>1</sup> Quand j'ai été invitée à cette rencontre avec Simonetta sur le thème des vocations forcées entre histoire et littérature, j'ai pensé à son *Boccamurata* et, donc, à l'inceste. Les deux disciplines, en effet, partagent un même outil, la narration, mais l'utilisent d'une façon différente et surtout avec des buts différents.<sup>2</sup>

A cause de mon métier d'historienne, je sais très bien quelle est la différence entre histoire et littérature; j'ai toutefois des incertitudes à propos des leurs frontières au début du XXI<sup>e</sup> siècle, et cela, surtout après avoir lu d'excellents livres tels que *Il bottone di Puskin* (1995) par Serena Vitale, ou *Into that darkness* (1973) par Gitta Sereny, ou *HHhH* par Laurent Binet (2010),<sup>3</sup> qui utilisent l'histoire, font des recherches et disent la vérité, selon la plus importante de toutes les règles de l'histoire. Toutefois, ils n'ont pas été écrits par des historiens professionnels, ils ne sont pas de l'histoire *stricto sensu*, et ils ne sont pas adressés à des historiens professionnels, mais à tout le monde. D'où le rapport incestueux qu'ils entretiennent avec l'histoire.

Je maintiens ma position d'historienne. Et je voudrais ici dire pourquoi je fais de l'histoire, quels sont mes rapports d'historienne avec la littérature et pourquoi je considère encore mon métier

comme utile et important. Je trouve qu'il y a bien d'implications de ma recherche avec le monde contemporain et j'espère pouvoir contribuer à mieux le comprendre, autant que si j'écrivais des romans, même si la comparaison en termes de part de marché n'est pas soutenable. De nos jours, les romans sont beaucoup lus que les livres d'histoire: par exemple, en Italie le roman historique *La monaca* de Simonetta Agnello Hornby, publié en septembre 2010 et inspirée à une histoire vraie, a vendu 80.000 en deux ans.<sup>4</sup>

Mon sujet de recherche – les vocations forcées – a un rapport très étroit avec la littérature, et cela dès le départ. La proximité des sujets dont je m'occupe et le thème du roman de Simonetta Agnello Hornby *La monaca* me permet de parler, avec quelques compétences, des rapports fiction et réalité dans son roman, qui puise ces sources dans deux textes historiques : *L'Inferno monacale di Arcangela Tarabotti* et les *Misteri di un chiostro napoletano* par Enrichetta Caracciolo di Forino. Ce travail permettra, je l'espère, de pointer la différence entre mon métier et le sien, en termes de règles et de résultats.

Avant de commencer, je voudrais souligner que «et quand je dis moi c'est une façon de parler», comme le répète un personnage des *Enfants du paradis* (1945)<sup>5</sup> et, comme le dit la poétesse Patrizia Cavalli (née en 1947) «quell'io verbale non è altro/che un io grammaticale» (ce je verbal n'est rien d'autre qu'un je grammatical).<sup>6</sup> Donc, je vous prie à l'avance de considérer ce qui suit comme un exercice d'honnêteté intellectuelle plutôt que comme du narcissisme. Dans le panorama italien (ou anglais) l'ego-histoire, inventée par Pierre Nora (et critiqué par Pierre Bourdieu qui a parlé d'«illusion biographique»), n'a pas encore tellement de statut, tandis qu'en France une approche personnalisée a désormais trouvé sa place dans un diplôme d'habilitation: autrefois il fallait faire une thèse d'état, maintenant le récit de son propre parcours de recherche fait partie intégrante du dossier.<sup>7</sup>

2. Depuis 1984, c'est-à-dire depuis que j'étais jeune étudiante de 22 ans à Bologne, je côtoie une nonne vénitienne du XVIIe siècle, nommée sœur Arcangela Tarabotti (1604-1652). La raison d'un tel intérêt est personnelle, et je pense que les raisons personnelles sont très importantes pour l'historien: par exemple, je crois que Jules Michelet aurait eu une autre attention aux sorcières, à leurs corps, aux règles, s'il n'avait pas marié en deuxièmes noces une jeune femme, Athenais Mialaret, dont il était très amoureux et dont il craignait les grossesses.<sup>8</sup> J'étais obsédée par une question précise à l'égard des nonnes du passé, qui naissait d'un livre, lu à l'école par tout étudiant italien, *I promessi sposi (Les Fiancés)*, par Alessandro Manzoni (1785-1873). Dans cette histoire, qui se déroule au XVIIe siècle et qui repose sur une véritable recherche historique de la part de Manzoni, il y a un épisode, très célèbre, d'un des personnages, la «monaca di Monza».<sup>9</sup> En Italie tout le monde la connaît, grâce au récit de Manzoni, qui n'hésite pas à raconter en détail le scandale de sa vie (un amant, deux enfants et un meurtre dans son couvent) dans la première version de son livre, encore intitulé *Fermo et Lucia*. Manzoni avait lu les documents concernant son procès et il avait décidé d'insérer son histoire dans le roman, tout en la déplaçant chronologiquement de la fin du XVIe siècle, à l'année de la grande peste de 1630. Toutefois, dans la version définitive de *Les Fiancés*, (1840), le scandale est suggéré, non pas raconté: une phrase, - «La sventurata rispose» résume le drame de la «Signora di Monza».<sup>10</sup>

Quand j'avais 8 ans, un ami très cultivé de mes parents (voir Image 1), l'éditeur, écrivain, peintre, sculpteur et partisan Neri Pozza de Vicenza (1912-1988) avait raconté toute la véritable histoire de suor Virginia Maria, ou Marianna de Leyva (1575?-1650), selon son véritable nom, donnant toutes les phases de sa tragédie personnelle, même l'examen par le représentant de l'évêque qui était devenu obligatoire après le Concile de Trente (le caput 17, Sessio XXV, dit: «Toute personne qui oblige ou retient une jeune fille à entrer dans le cloître est excommunié *ipso facto*»)<sup>11</sup> Comme tout enfant de la bonne bourgeoisie italienne des années 1960, je n'avais pas le droit de parler et d'intervenir, mais je me souviens très clairement que je me demandais en silence: «Si une jeune fille savait qu'elle ne voulait pas, si elle pensait non, comment finissait-elle par dire

oui?». Quinze ans plus tard, je posais cette question à Carlo Ginzburg, l'inventeur avec Giovanni Levi de la micro-histoire, et qui était mon professeur à Bologne. Ginzburg trouva que ma question était un bon point de départ, à condition de trouver des documents pouvant y répondre.<sup>12</sup> Après une tentative inaboutie et d'une naïveté presque suicidaire d'en trouver – et en nombre! - à Rome aux Archives du Vatican, Ginzburg me suggéra de me pencher plutôt sur Tarabotti, une nonne qui avait été marginalement étudiée dans un livre qui venait de paraître.<sup>13</sup> C'était un cas très intéressant, puisque elle avait été la seule femme de son temps à avoir ouvertement parlé des vocations forcées. Elle en avait écrit dans son *Inferno monacale*, resté manuscrit et de propriété d'une vieille comtesse, dont le livre cité par Conti Odorisio donnait quelques extraits.<sup>14</sup> «Si tu obtiens la permission de le transcrire entièrement», me dit Ginzburg, «tu as ton mémoire ». Je réussis à avoir la permission de transcrire le manuscrit en entier (un *codex unicus* de 132 pages en *quarto*), dont j'ai fait l'édition critique.<sup>15</sup> C'était pour moi le début d'une longue histoire. Tarabotti est le seul rapport de ma vie, à part celui avec ma famille, qui dure depuis presque 30 ans, puisque, contre tout pari, c'est une histoire qui n'a pas encore de fin aujourd'hui. Je ne veux vraiment parler de féerie, mais c'est depuis 15 ans que, comme j'entre aux archives, non seulement à Venise, mais à Florence ou à Paris, je trouve des documents inédits qui m'obligent de faire un article, une communication à une conférence, et maintenant, enfin, une biographie.<sup>16</sup>

Dans les années 1980, Arcangela n'était pas ce qu'elle est maintenant. Benedetto Croce (1866-1952), l'historien le plus renommé en Italie au XX<sup>e</sup> siècle, lui avait consacré trois pages dans ses *Nuovi saggi sulla letteratura del Seicento* (1931);<sup>17</sup> elle avait été également le sujet d'une vieille monographie (1960) par un historien amateur, Emilio Zanette (1878-1971), qui lui avait dédié sa vie.<sup>18</sup> Elle n'était connue que par des érudits locaux, quelques spécialistes du libertinage érudit en Italie (puisque elle était une très bonne amie de l'inventeur de l'académie locale des libertins Incogniti, Giovan Francesco Loredan) et par quelques féministes engagées. Maintenant, presque trente ans après, tout a changé. Arcangela n'est plus un objet pour les historiens professionnels seulement, elle n'est pas non plus un objet historique qui nécessite d'une justification. Au contraire,

elle est entrée dans le monde actuel, à travers ses livres traduits en anglais aussi bien que par les journaux, et récemment même dans un roman ou, je dirais, un roman et demi.<sup>19</sup>

On peut dire la même chose sur les vocations forcées: depuis une vingtaine d'années, suite à la floraison d'études de genre, on a publié plusieurs études sur ce phénomène social.<sup>20</sup> Il s'agit d'un thème qui n'est pas encore très aimé par une certaine historiographie catholique, mais qui est maintenant considéré comme important.<sup>21</sup>

Quant à ma question personnelle, j'ai pu y répondre, tout en en reconnaissant le caractère naïf. Les jeunes filles disaient oui car elles n'avaient pas de choix. D'une part, la société de l'époque était une société qui ne demandait à personne, ni homme ni femme, quels étaient leurs souhaits personnels. D'autre part, il y avait toute sorte de chantage et de pressions psychologiques, ainsi que de nombreux moyens durs pour les obliger à suivre l'avis et le choix de la famille, comme par exemple ne pas leur envoyer de repas pendant qu'elles étaient pensionnaires, menacer de les mettre aux Pénitentes, parmi des anciennes prostituées, ou de les tuer ou les empoisonner.<sup>22</sup>

Tarabotti, cette inconnue, écrivait. Dans sa vie très morne dans le petit couvent de Sant'Anna in Castello, le quartier de l'Arsenal – l'un des plus populaires de Venise, où elle était née d'une famille *cittadina* – elle publia cinq livres entre 1643 et 1654. Ce n'était pas un succès négligeable dans une période pendant laquelle les femmes, et les nonnes en particulier, auraient dû garder le silence. D'autant plus qu'Arcangela n'écrivit pas des œuvres de dévotion ou de spiritualité, genres conformes à son statut de religieuse. Au contraire, elle est l'auteur d'œuvres qui se veulent explicitement comme des pamphlets politiques sur la condition des femmes de son temps. Ainsi, en dénonçant par exemple le système des dots exorbitantes, elle souligna le triste destin de celles qui étaient obligées de prononcer les vœux sans en avoir la vocation; ou encore, en défendant le droit des femmes à suivre des études, elle dénonça l'ignorance forcée de nombreuses entre elles. Tous les titres de ses œuvres sont révélateurs de cette volonté toute politique de dénoncer la condition faite aux femmes: *Tyrannie paternelle*, *Simplicité déçue*, *Enfer monastique*.

Ce dernier texte, par exemple, n'est pas une autobiographie, mais plutôt un reportage d'une journaliste du XVIIe siècle: elle y raconte, de manière très lucide et avec une qualité remarquable d'écriture, la vie à l'intérieur du couvent, aussi bien que les raisons sociales et économiques qui renferment les jeunes filles au couvent. Même lorsqu'elle rédigea des textes qui ressemblent à des badinages, (comme *Antisatira in favore del lusso donnesco*, 1644, ou *Che le donne siano della spetie degli uomini*, 1651),<sup>23</sup> elle soutient l'égalité entre les sexes, le droit à étudier, à travailler et à consentir au mariage. Ces éléments de ces œuvres ont fait que, de nos jours, Arcangela est considérée, en Italie comme dans les pays anglophones, une proto-féministe réputée et une écrivaine de grand talent.<sup>24</sup> Sa réputation dans le domaine de l'histoire –en non pas seulement dans l'histoire du genre- est maintenant indisputable.

3. En même temps, Tarabotti a transmigré de l'histoire à la littérature, où sa fortune s'est réalisée deux fois: la première sous la plume de Melania Mazzucco (née en 1966) dans *La lunga attesa dell'angelo*, (2008), un roman historique sur les derniers jours de Jacopo Robusti dit le Tintoret.<sup>25</sup> Il s'agit d'un roman très documenté du point de vue de la recherche historique proprement dite, même s'il prend des licences –comme tous les romans- par rapport à la vérité historique.<sup>26</sup> L'une des filles de Tintoret, soeur Ottavia, nonne au couvent de Sant'Anna, dont le portrait peut bien s'inspirer d'Arcangela Tarabotti: le couvent est le même, et sœur Ottavia est passionnée d'astronomie, lit des œuvres interdites comme celles de Galilée et de Giordano Bruno, tout comme Arcangela lisait des livres à l'Index, même si dans de un champs plutôt politique. En tout cas, dans l'œuvre historique de Mazzucco, *Iacomo...*, Arcangela est citée maintes fois et considérée «après suor Virginia de Leyva par Alessandro Manzoni la nonne la plus célèbre au XVIIe siècle italien et une de ses écrivaines les plus importantes».<sup>27</sup>

L'autre auteure, restée médusée par Arcangela Tarabotti, est Simonetta Agnello Hornby, née en 1945 et donc appartenant à une génération différente de celle de Mazzucco.<sup>28</sup> Dans les remerciements du roman *La monaca*, Agnello Hornby écrit:

L'inspiration pour l'histoire que j'ai racontée dans ce roman m'est venue il y a quatre ans. [...] Peu de temps après, j'ai reçu une invitation de la part de Francesca Mediolini pour faire une conférence à ses étudiants de l'Université de Reading, et je dois la remercier la première parce que, dans cette occasion, elle m'a fait cadeau d'un écrit fascinant à elle sur une nonne vénitienne: dans une note, elle citait *I misteri del chiostro napoletano*, publié en 1864, c'est-à-dire l'autobiographie d'une ex religieuse, Enrichetta Caracciolo. C'est à elle que j'adresse mon deuxième remerciement: j'ai une dette avec elle en particulier pour ce qui concerne les descriptions des cérémoniels monastiques.<sup>29</sup>

Tarabotti, qui est l'auteur de cet «écrit fascinant» de la citation – *l'Enfer monacal* – accompagne ici une autre personne qui a véritablement existé, Enrichetta Caracciolo di Forino, née le 17 février 1821, qui quitte le couvent en 1854, se convertit au protestantisme, se marie à un gentilhomme suisse, et meurt en 1901, à 80 ans. Caracciolo aussi avait écrit et publié son autobiographie avec l'éditeur Gasparo Barbèra de Florence en 1864.<sup>30</sup> Leurs parcours biographiques, à des siècles de distance, présentent quelques analogies.

L'idée de *La Monaca* est la même que pour Manzoni ou Stendhal («la vérité, l'âpre vérité») et plusieurs d'autres: la romancière Agnello Hornby prend comme point de départ une histoire 'vraie', utilisant un texte qui en est le document. Toutefois, si nous allons voir de près les documents qui fondent l'histoire, force est de constater qu'il s'agit de textes hybrides, qui, tout en déclarant de ne dire que la vérité, déclarent également comme but la dénonciation politique d'un usage socio-économique injuste, ce qui en fait des textes suspects du point de vue de leur adhésion à la vérité:

La Tyrannie Paternelle est un cadeau très approprié pour cette République, dans laquelle, plus fréquemment que dans nulle part ailleurs au monde, on abuse de contraire les filles violement. (Tarabotti)

En écrivant ces mémoires, je ne m'étais proposée rien d'autre que de confirmer, pour ce qui me concerne, avec des arguments factuels l'opportunité et la justice du décret avec lequel le gouvernement est en train de supprimer les couvents [...].<sup>31</sup> (Caracciolo)

De plus, dans les deux cas transparaissent des tentations littéraires. Tarabotti utilise Dante et sa *Comedia* comme modèle, le citant dans le titre (*Inferno*), dans le texte («per me si va nella città dolente»)<sup>32</sup> et dans la structure. Caracciolo, de son côté, utilise le genre l'autobiographique, très bien établi au XIXe siècle.

Tout en suivant l'autobiographie de Caracciolo, en situant l'action dans le même espace, abordant les mêmes problèmes (un amour contrasté à cause d'une dot trop exigüe), et aboutissant à la même conclusion (la sortie définitive et légale du monastère de la protagoniste), Agnello Hornby, en romancière, peut se prendre toutes les libertés dont elle a besoin dans sa narration. Ce qui est, à mon avis, source d'envie de la part des historiens. Elle peut faire de manière consciente des anachronismes dont seulement des historiens spécialistes vont s'apercevoir. Elle peut abandonner quand elle veut la vraie histoire qu'elle a choisi d'utiliser comme point de départ et fil conducteur de son récit. Dans ces conditions, une question surgit: pourquoi donc utiliser une «vraie» histoire? J'avais posé cette question à l'auteur, qui m'avait répondu plus ou moins dans ces termes: «Je ne voulais pas être accusée d'avoir inventé. J'ai de l'imagination, je peux imaginer ce qui se passe dans un monastère parmi des femmes contraintes à y rester pour toujours, mais je ne voulais pas être accusée d'avoir agrandi ou inventé les choses».<sup>33</sup> Elle se référait probablement aux accusations qu'aurait pu entraîner son récit du lesbianisme au couvent, dont Caracciolo parle ouvertement, comme Diderot jadis, et qui existait évidemment dans la réalité, même si d'une façon différente et beaucoup moins documentée que pour l'homosexualité masculine.<sup>34</sup>

J'ai fait des recherches sur la 'vraie' Caracciolo, car je suis intéressée au vrai 'certifié' (puisque je trouve que «la réalité dépasse la fiction»). J'ai découvert par hasard et avec stupeur que ses mémoires avaient été traduits en plusieurs langues – français, anglais, allemand, polonais, grec, hongrois, russe, espagnol.<sup>35</sup> D'autres découvertes ont suivi à la lecture de sa correspondance inédite.

<sup>36</sup> Son éditeur, Gasparo Barbèra (1818-1880), n'était pas une personne banale: il avait écrit sa autobiographie, publiée après sa mort par ses fils (dont on ne peut exclure une volonté

apologétique), où il racontait son passé de *self-made man*.<sup>37</sup> Il avait travaillé 14 ans comme jeune apprenti chez Le Monnier (celui qui avait publié les *Fiancés*) avant d'ouvrir sa propre maison d'édition, en 1858 il avait publié la *Historia del Concilio Tridentino* de Paolo Sarpi, un livre à l'Index depuis sa première publication à Londres en 1618, il avait voyagé à l'étranger, parlait très bien anglais et, inspiré par Honoré de Balzac, il avait été l'inventeur de la Société des Droits des Auteurs en Italie.<sup>38</sup> La publication de *I misteri del chioistro napoletano*, écrit par une complète inconnue, avait été un pari risqué, mais heureux: le livre était devenu un *best-seller* avec 16 milles copies vendues.<sup>39</sup> Le livre avait bénéficié du travail d'un 'nègre', Spiridione Zambrelli, un grec qui affirmait avoir donné une veste plus lisible à un manuscrit qui était «un affreux pot-pourri de faits, racontés d'une façon très peu raffinée et très barbare».<sup>40</sup> Zambrelli, écrivant la première fois à Barbera le 3 juin 1864, parlait d'une «dame napolitaine de très illustre naissance, d'intelligence remarquable, cultivée d'une façon non commune»<sup>41</sup> qui avait écrit ses mémoires où il n'y a: «rien d'imaginaire là dedans: tout est réel, positif [à l'anglaise, donc sur, certain], vrai, tout est garanti».<sup>42</sup> La réponse de Barbera est très intéressante aussi: pour ne pas compromettre sa «réputation d'éditeur, si la narration n'était pas vraie», il demanda comme «condition absolue» que le livre soit publié sous le nom de l'autrice.<sup>43</sup>

La vérité, aujourd'hui comme autrefois, est l'élément le plus important pour une autobiographie aussi bien que pour l'histoire, sans pour autant être exclue de la littérature. Arcangela Tarabotti aussi bien que Enrichetta Caracciolo déclarent dès le début de leurs œuvres, qu'elles n'ajoutent rien, ne racontent que ce qui s'est passé. L'ambiguïté dans leurs textes demeure pour autant: on est face à des textes qui valent en tant que documents historiques et de textes littéraires, puisque ils sont les deux au même temps. L'historien doit chercher à trier le vrai de l'invention ou de l'exagération, inévitablement présente. Cela n'est pas toujours aisé, notamment si l'on pense aux faux qui sont pourtant vrais – ce qui pourrait être aussi le cas de la littérature de fiction, qui raconte toutefois une histoire vraie.

Je voudrais donner un exemple personnel de cette complexité. Mon oncle Enrico Medioli (né en 1925) a été, entre autres, le scénariste de Luchino Visconti. Il était aussi très beau et un jour, pendant qu'Enrico le visitait, Visconti prit sa Rolleyflex, lui fit une très belle photo et le la lui offrit. Mon oncle a toujours regretté ne pas avoir demandé à Visconti de la signer. A l'occasion de son soixante-dixième anniversaire, j'ai pris la photo faite par Visconti et, avec les techniques modernes, j'y ai ajouté la signature de Visconti, avec la date, que j'avais trouvé dans un livre (voir Image 2, «Luchino, 1959»). Mon oncle a beaucoup aimé son cadeau et, en homme de culture qu'il est, a commenté: «C'est un vrai cadeau pirandellien: il s'agit d'une photo vraie par Visconti, il s'agit de la vraie signature de Visconti (je connais son écriture), mais l'ensemble n'est pas vrai, même si tous les morceaux le sont et, en principe, tout est vrai». Un historien qui ne connaissait pas cet anecdote ne prendrait certainement pas la photo pour un faux (il ne pourra plus après que j'ai raconté cela ici, pour les historiens du futur).

Cela fait partie des règles de notre métier. Nous nous engageons à consigner à nos lecteurs des résultats partiels de nos recherches, valides jusqu'au jour où l'on ne retrouvera des documents qui les démentissent ou le circonscrivent. Nous ne faisons que des tableaux abimés, comme le merveilleux fresque du «Triomphe de la mort» à Palerme (voir Image 3), où des parties manqueront à jamais, et non pas des tableaux hyper-réalistes comme le portrait du peintre sicilien néo-réaliste Angelo Alessandrini (voir Image 4).

**4.** Cela nous amène à mon dernier point, celui qui concerne la recherche historique. Comme je l'ai dit au début, l'historien s'engage tout d'abord à ne dire que la vérité, sans quoi il passe automatiquement la frontière, et écrit un roman. Mais il doit être capable de reconstruire et de comprendre les faits du passé à travers les documents, c'est-à-dire des preuves de la vérité qu'il présente et qui contiennent les faits, mais qui, évidemment, ce ne sont pas les faits eux-mêmes, mais seulement leurs enregistrements.<sup>44</sup> S'il n'y a pas de documents, il n'y a pas d'histoire. Plus ils sont

abondants, mieux c'est. En écrivant, l'historien ne peut donner comme certain ce qui ne l'est pas, et ne peut généraliser le cas isolé, sauf en disant qu'il s'agit d'un cas isolé. Bref, l'historien aussi a des libertés. Il, ou elle, est libre de choisir son argument et son problème de recherche (puisque, comme le dit Lucien Febvre, «Pas de problème, pas d'histoire»)<sup>45</sup> Il est libre de choisir sa méthode de travail, il est libre de choisir comment en écrire. Il est même libre de se dire qu'il écrit pour raconter: comme le dit le grand expert de l'antiquité Arnaldo Momigliano (1908-1987), pour raconter quelque chose il faut, du moins, avoir compris quelque chose.<sup>46</sup> Et comme il le dit encore, l'historien est libre de choisir les documents sur lesquels il veut travailler: mais s'il oubliait un document essentiel, ses collègues iront le lui rappeler, et sans doute sans bienveillance.<sup>47</sup> La liberté de l'historien termine où commence l'interprétation de chaque document. Il y a un respect obligatoire pour ce que le document dit et suggère, du point de vue de la chronologie, de la paléographie etc., aussi bien de ce que dit le document en soi.<sup>48</sup> Il faut l'approcher suivant de règles du raisonnement et d'expérience, aussi bien que de l'honnêteté intellectuelle. Evidemment, il ne faut pas être naïf: ce qui n'est pas documenté, ou ce qui n'est que peu documenté comme le cas des vocations forcées, n'est pas forcément inexistant. Et il faut se méfier de croire que c'est qui est normal ici et maintenant, l'était aussi ailleurs et autrefois: gare aux anachronismes, en somme.

Pour moi, le métier d'historien consiste donc dans le repérage des documents, qui sont comme des cèpes dans les bois, et dans la restitution de ce qui, du passé, a disparu. En cuisinant notre plat, c'est-à-dire en écrivant, on peut choisir une façon agréable pour les lecteurs.<sup>49</sup> Il faut interpréter le document comme s'il était un épisode réel d'une vie passée. Mais, pour éviter l'aridité, comme le dit Marc Bloc, je crois encore qu'il faut toujours aller où l'on flaire la chair humaine.<sup>50</sup> Et à mon avis, comme dit Edward H. Carr, les deux vertus fondamentales et nécessaires aux historiens sont «imagination and compassion».<sup>51</sup> Certes, c'est un fait que maintenant les gens préfèrent les romans aux livres d'histoire. Mais c'est un fait aussi que les livres d'histoire aujourd'hui (non pas les articles qui sont, à mon avis, pour les collègues et donc peuvent abuser de la patience des leurs lecteurs, qui sont en train de travailler et pas, nécessairement, de s'amuser)

sont d'habitude assez ennuyeux. Mais «le grand aîné» Jules Michelet, comme l'appellait le grand Marc Bloch, n'écrivait pas pour ses collègues, ou pour ses collègues seulement, et il n'était et n'est point ennuyeux.<sup>52</sup> Donc, *it is up to us*, c'est à nous, les historiens de maintenant, d'écrire des livres palatables pour un public qui aime déjà les romans.

Comme dans l'inceste, qui reste encore puni pénalement, selon le code italien actuel, avec une détention entre deux et huit ans (art.564 c.p.p.), je crains les conséquences plus que les implications (pourvu qu'il s'agisse de deux adultes). Dans *Boccamurata* Agnello Hornby attribue à un de ses personnages, Titino, le petit-enfant fruit de l'inceste, une rare forme d'aveuglement dû à des causes génétiques.<sup>53</sup> En d'autres mots, dans le métier de l'historien c'est la préparation avant l'écriture qui est devenue, à mon avis, le problème central: la recherche historique, comme le sait chaque professionnel de qualité, nécessite d'une immense quantité de temps pour être menée dignement. Les temps lents des archives ne correspondent plus aux temps frénétiques de la vie moderne. Les pistes documentaires qui n'aboutissent à rien (mais qui portent comme résultat celui d'exclure) peuvent prendre des mois. Lire des documents requiert des capacités auxiliaires qui demandent une formation longue. Il faut souvent connaître le latin. La rédaction des notes prend du temps. Et ce n'est pas le nombre de lecteurs, le problème: on risque de ne plus avoir d'étudiants, ni d'enseignants, par ailleurs, avec les restrictions budgétaires qui sévissent partout et les réformes universitaires qui changent le panorama des études humanistes.

Enfin, pour conclure, je dois ajouter que je ne considère pas ce que j'étudie, Tarabotti et les autres plutôt que la stricte clôture, comme inutile ou démodé. Dans le monde, les femmes restent cloîtrées chez elles ou sous leurs *bourquas*. Elles restent discriminées dans leur éducation. Elles restent dépendantes de leurs familles au niveau économique. Elles sont encore obligées à se marier avec des hommes choisis par leurs familles, selon leur religion et leur appartenance. En Inde, aujourd'hui encore la dot est un problème brûlant. Comme vous savez, les indiens ont dépassé le milliard: selon le dernier recensement de 2011 ils sont exactement 1.210.193.422, mais contre toute

loi démographiques, il y a plus d'hommes que de femmes.<sup>54</sup> Il manquent 50 millions de femmes. Parmi les causes – avortement sélectif des filles, infanticide, abandon etc. – il y a aussi ce qu'on appelle le «dowry crime», qu'on estime à environ 9.500 par ans.<sup>55</sup> En 1961 le *Dowry Prohibition Act* avait interdit la dot pour les femmes,<sup>56</sup> mais la dot reste un *must* pour toute jeune fille qui se marie. Si la dot n'est pas satisfaisante et, surtout, si elle n'est pas payée après le mariage, il y a toujours l'accident grave domestique (d'où la façon de dire *bride-burning*, d'habitude des femmes qui brûlent vivantes pendant qu'elles cuisinent, ou des femmes qui se 'suicident', tombant inexplicablement dans les puits ou les rivières, allant chercher de l'eau). Bien sur, le gouvernement fait une campagne, on écrit sur les cartons du lait qu'on peut se marier sans dot, mais le 75% de femmes vit à la campagne et le 61% n'est pas alphabétisé.<sup>57</sup> Donc «ogni storia è storia contemporanea», comme on dit le dit Benedetto Croce: l'Italie de jadis, l'Inde d'aujourd'hui.<sup>58</sup> Je trouve que tracer ce fil rouge entre le passé et le présent, faisant tout mon mieux pour le couper dans le futur -même sans aller travailler aux Indes ou devenir une missionnaire- reste une tâche importante.

---

\* Je voudrais remercier, en ordre alphabétique, Simonetta Agnello Hornby, Anna Bellavitis, Caterina Carpinato, Willy Cingano, Vicky e Isabella Ducrot, Martina Fontana-Rava Moglia, Fabrizio Lanza Tomasi, Roberto Mancini, Vittorio Mandelli, Monica Martinat, Manuela Martini, Franco Moglia, Pietro Valle.

<sup>1</sup> Voir S. Agnello Hornby, *Boccamurata*, Milano, Feltrinelli, 2007, dont le titre, littéralement 'bouche fermée', est déjà une allusion au secret à garder (maintenant traduit en français, *Le secret de Torrenuova*, Paris, 10/18, 2011).

<sup>2</sup> Point de discours direct libre chez les historiens, par exemple, cf. C. Ginzburg, *L'aspra verità. Una sfida di Stendhal agli storici*, dans Id., pp.167-184 (maintenant traduit en français, *Le fil et les traces*, Paris, Verdier, 2010 en part. p.175).

<sup>3</sup> Voir, dans mon ordre de lecture: S. Vitale, *Il bottone di Puskin*, Milano, Adelphi, 1995; L. Binet, *HHhH*, Paris, Grasset et Fasquelle, 2010; G. Sereny, *Into that darkness. From mercy killing to mass murder*, New York, McGraw-Hill Books Company, 1974. Vitale (née 1945), Binet (né 1972) et Sereny (née en 1921, morte 2012) appartiennent à des générations différentes. Sur l'importance que j'attribue aux générations, cf. S. Evangelisti, M. Martinat, F. Medioli, C. Papa, C. Tonini, "Generations: Women's Tradition and the Handing Down of History", *Symposium. A quarterly Journal of Modern Foreign Literatures*, vol.XLIX, 2, 1995, pp.130-135; F. Medioli, "Generazioni. Qualche nuovo spunto di riflessione", *Agenda della Società Italiana delle Storiche*, n. 9, 1993, pp.13-16.

<sup>4</sup> Information donnée pas l'autrice.

<sup>5</sup> Voir J. Prévert, *Les enfants du paradis. Le scénario original*, Arte/Gallimard, Paris, 2012, p.164.

<sup>6</sup> Voir P. Cavalli, *Poesie (1974-1992)*, Torino, Einaudi, 1992, "L'io singolare proprio mio", pp.217-221.

<sup>7</sup> Voir P. Nora, *Essais d'égo-histoire*, Paris, Gallimard, 1987; P. Bordieu, «L'illusion biographique», *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 62-63, juin 1986, pp. 69-72, repris dans Id., *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1994, pp. 81-89; et maintenant, sur l'habilitation et l'implication du genre, F. Thébaud, *Entre parcours intellectuel et essai d'égo-histoire. Le poids du genre*, "Genre & histoire" [En ligne], 4 | Printemps 2009, mis en ligne le 01 septembre 2009, consulté le 1<sup>o</sup> février 2012. URL: <http://genrehistoire.revues.org/697>.

<sup>8</sup> Voir R. Barthes, *Michelet par lui-même*, Paris, Editions du Seuil, 1954; pour la période dans laquelle il était en train d'écrire *La Sorcière* (décembre 1861-mars 1862), voir J. Michelet, *Journal*, Paris, Gallimard, 1976, vol.III (1861-1867), pour l'accueil dans les journaux et dans les revues, voir entre le 29 novembre 1862 et le 3 février 1863, où Michelet renvoie à la *Revue de deux mondes*, et à la récitation favorable de M. J. Milsand: "De l'imagination dans l'histoire", vol.40-44, pp.631-654.

<sup>9</sup> Voir, avant toute chose, les chapitres II-IX, II partie, A. Manzoni, *Fermo e Lucia*, rédigé entre 1821 et 1823, et jamais publié: je cite de l'édition Bergamo, Bolis, 1984, pp.160-295. Sur le succès de scandale du cas de la nonne de Monza, voir une série d'études et nouvelles historiques de mauvaise qualité comme, par exemple, M. Mazzuchelli, *La monaca di Monza*, Milano, Dall'Oglio, 1961, ou R. Gervaso, *La monaca di Monza. Venere in convento*, Milano, Bompiani, 1984. La réalité documentaire a été établie une fois pour toujours dans la transcription du procès, accompagnée par des essais de très haute qualité: U. Colombo (dir.), *Vita e processo di suor Virginia Maria de Leyva monaca di Monza*, Milano, Garzanti, 1985; et maintenant, *ad vocem*, à vrai dire bien inférieure à la moyenne excellente de ce grand outil, *Dizionario biografico degli italiani* (d'orenavant *DBI*), Roma, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 2005, vol. 65, par C.M. Giannini, pp.4-8. Voir aussi par la romancière N. Ginzburg, l'oeuvre historique *La famiglia Manzoni*, Torino, Einaudi, 1983.

<sup>10</sup> Voir la dernière version du roman, dite "quarantana": A. Manzoni, *I promessi sposi, storia milanese del XVII secolo*, Milano, Guglielmini e Redaelli, 1840, Chapitres IX-X pour l'histoire de la petite Gertrude, qui jouait avec des poupées habillées comme des nonnes et qui devint depuis "la Signora di Monza", en part. pp.175-212, et p.210 par la phrase célèbre.

<sup>11</sup> *Conciliorum oecumenicorum decreta*, (dir.) G. ALBERIGO, G.L. DOSSETTI, P.-P. JOANNOU, C. LEONARDI, P. PRODI (a cura di), *Conciliorum Oecumenicorum Decreta*, Bologna, Edizioni Dehoniane, 1991<sup>2</sup> (d'ore en avant cité comme *COD*), Concilium Tridentinum, sess.XXV, p.776.

<sup>12</sup> Voir, pour un cas évident d'abondance documentaire, C. Ginzburg, *Il formaggio e i vermi. Il cosmo di un mugnaio del Cinquecento*, Torino, Einaudi, 1976. Sur la micro-histoire, Id., *Microstoria: due o tre cose che so di lei*, "Quaderni storici", maintenant in Id., *Il filo e le tracce. Vero falso finto*, Milano, Feltrinelli, 2006, pp.241-269.

<sup>13</sup> Voir G. Conti Odorisio, *Donna e società nel Seicento. Lucrezia Marinelli e Arcangela Tarabotti*, Roma, Bulzoni, 1979.

<sup>14</sup> *Ibid.*, pp.27-32.

<sup>15</sup> Voir F. Medioli, *L'Inferno monacale di Arcangela Tarabotti*, Torino, Rosenberg e Sellier, 1990: Tarabotti "Il testo", pp.25-107; Medioli, «Introduzione» pp.9-13; «Nota al testo» pp.15-24, «Chiavi di lettura» pp.109-192.

<sup>16</sup> Voir F. Medioli, *Alcune lettere autografe di Arcangela Tarabotti: autocensura e immagine di sé*, «Rivista di storia e letteratura religiosa», XXII, 1996, 1, pp.133-141 et pp.146-155; Ead., *Arcangela Tarabotti's Reliability about Herself: publication and self-representation (together with a small collection of previously unpublished letters)*, «The Italianist», 23, I, 2003, pp.54-101; Ead., *Tarabotti fra omissioni e femminismo: il mistero della sua formazione*, in A. Bellavitis, N.M. Filippini, T. Plebani (dir.), Verona, Quiedit, 2012, pp.221-239; Ead., *Tarabotti fra storia e storiografia: miti, fatti e alcune considerazioni più generali*, «Studi veneziani», sous presse (2012); Ead., *Arcangela Tarabotti: una famiglia non detta e un segreto indicibile in famiglia*, «Archivio veneto», sous presse (2013); et maintenant Ead., *La libertà rinchiusa. Vita, opere e relazioni di Arcangela Tarabotti*, Roma, Viella, sous presse (2013).

<sup>17</sup> Voir B. Croce, *Appunti di letteratura secentesca inedita e rara*, «La critica», III, VI, 1929, pp. 478-480; Id., *Nuovi saggi della letteratura del Seicento*, Bari, Laterza, 1931, cap. XIII, «Donne letterate nel Seicento», pp.154-157, 176.

<sup>18</sup> Voir E. Zanette, *Suor Arcangela Tarabotti monaca del Seicento veneziano*, Venezia-Roma, Istituto per la Collaborazione culturale, 1960. Pour la biographie du fascistissime Zanette, voir F. Coletti, «Ricordo di Emilio Zanette», E. Zanette, *Dizionario del dialetto di Vittorio Veneto*, Vittorio Veneto, De Bastiani, 1980, pp.IX-XV. Voir aussi Id. *Elena Tarabotti e la sua «Semplicità ingannata»*, «Convivium», 1, 1930, pp.49-53; Id., *Ancora di Elena Tarabotti*, «Convivium», 1, 1931, pp.124-129; Id., *Una monaca femminista del Seicento (suor Arcangela Tarabotti)*, «Atti del Reale Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti», 102, 1942-1943, pp.4-83, 4-96; Id., *Giovan Francesco Loredan visita suor Arcangela Tarabotti*, «Le tre Venezie», XIX, 1944, pp. 67-69.

<sup>19</sup> Pour les éditions modernes des oeuvres de Tarabotti: F. Medioli, *L'Inferno...*, 1990; *Che le donne siano della spetie degli uomini (Women are no less rational than Men)*, L. Panizza (dir.), London, Institute of Romance Studies, University of London, 1994; *Satira e Antisatira*, E. Weaver (dir.), Roma, Salerno, 1998; *Women are not Human. An anonymous treatise and responses*, T. McKenney (translation by), New York, Crossroad Publishing Co., 1998; *Paternal Tyranny*, L. Panizza (édition et traduction) Chicago, University of Chicago Press, 2004; *Lettere familiari e di complimento*, M. Ray, L. Westwater (dir.), Torino, Rosenberg, 2005; S. Bortot (dir.), *La Semplicità ingannata*, Padova, il Poligrafo, 2007; F. Medioli, Letizia Panizza (dir.), *Monastic life as Inferno*, sous presse, Toronto University Press; M. Ray, L. Westwater (dir.), *Familiar letters*, sous presse, Toronto University Press. Sur Tarabotti, voir enfin E. Weaver (dir.), *Arcangela Tarabotti. A literary Nun in Baroque Venice*, Ravenna, Longo Editore, 2006.

<sup>20</sup> Voir G. ZARRI, *Monasteri femminili e città (secoli XV-XVIII)*, in G. CHITTOLINI, G. MICCOLI (dir.), *Storia d'Italia*, vol.X, *La Chiesa e il potere politico dal Medioevo all'età contemporanea*, Torino, Einaudi, 1986, p.381; F. Medioli, *Monacazioni forzate: donne ribelli al proprio destino*, «Clio. Rivista trimestrale di studi storici», n.3, XXX, 1994, pp.431-454; A. Jacobson Schutte, *By force and fear. Taking and Breaking monastic vows in Early Modern Europe*, Ithaca, London, Cornell University Press, 2011. Sur les monastères à Venise en particulier, voir J. Sperling, *Convents and the Body Politics in Late Renaissance Venice*, London, The University of Chicago Press, 1999; M. Laven, *Virgins of Venice. Enclosed Life and Broken Vows in the Renaissance Convents*, London, Penguins-Viking, 2002.

<sup>21</sup> Voir G. Zarri, *Storia delle donne e storia religiosa: un innesto riuscito*, in Giulia Calvi (dir.), *Innesti. Donne e genere nella storia sociale*, Roma, Viella, 2004, pp.149-173, en part. p.160

<sup>22</sup> Voir F. Medioli, *Monacazioni...*, *op. cit.*, , p.441.

<sup>23</sup> D.A.T., *Contro il lusso donnesco. Satira menippea contro il lusso donnesco del signor Francesco Buoninsegni con l'Antisatira D.A.T. in risposta*, Venezia, Valvasense, 1644 (en 12°); Galerana Barcitotti (pseudonyme), *Che le donne siano della spetie degli huomini. Difesa delle donne*, Norimbergh, I. Cherchenberger, 1651 (en 12°).

<sup>24</sup> Virginia Cox l'a définie "undoubted champion of the 'armed Minervas' of Seicento Italy": voir V. Cox, *Women's writing in Italy 1400-1650*, Baltimore, 2008, p.211. Alberto Asor Rosa, un de parrains de l'histoire de la littérature en Italie, l'a définie "il caso più rilevante di intellettualità femminile nel periodo in questione": voir A. Asor Rosa, *Storia europea della letteratura italiana*, Torino, Einaudi, 2009, vol. II, *Dalla decadenza al Risorgimento*, pp.50-52.

<sup>25</sup> Ecrivaine de profession déjà confirmée, Mazzucco a été parmi les finalistes du Premio Strega (l'équivalent italien du Prix Goncourt) avec *Il bacio della Medusa* en 1996, avec *La camera di Baltus* en 1998, et elle a gagné le prix avec *Vita* en 2003. En 2008 Ferzan Ozpetek a tiré un film, *Un giorno perfetto*, de son roman omonime (publié en Italie en 2005, en France en 2009): pour ces informations voir [www.lalungaattesadellangelo.it/1-autrice.shtml](http://www.lalungaattesadellangelo.it/1-autrice.shtml).

<sup>26</sup> Les résultats de cette recherche historique préparatoire au roman a donné lieu à un véritable livre d'histoire: M. Mazzucco, *Iacomo Tintoretto e i suoi figli. Storia di una famiglia veneziana*, Milano, Rizzoli, 2009: un tome de 1.026 pages, dont 93 de notes et 26 de bibliographie. Ce livre a vendu 7.000 exemplaires, ce qui est énorme pour ce genre qui, du moins en Italie, a très peu de marché.

<sup>27</sup> Tarabotti est largement citée dans le livre historique que Melania Mazzucco a consacré à la famille de Tintoretto: cf. *Ibid.*, pp. 367, 617, 618, 624, 629, 721, 726, 727, 733, 735, 737, 738, 780, 791, 796, 797, 812, et, dans les notes, pp. 902, 907, 920, 922, 925, 928, 930, 931, 1005, et en part. p. 726, d'où je prends la citation: "dopo la manzoniana Virginia de Leyva la monaca più celebre del Seicento italiano e una delle sue più importanti scrittrici".

<sup>28</sup> Cela pour dire que les vocations forcées n'appartiennent pas aux problèmes spécifiques d'une époque, comme, par exemple, le divorce et l'interruption volontaire de grossesse l'étaient pour des jeunes femmes aux années Soixante-dix. Agnello Hornby, après avoir fait son Ph.D. à Cambridge en 1971, elle a été avocate à Londres, spécialiste en enfants abusés, et juge. En 2002 elle a publié pour Feltrinelli son premier roman, *La mennullara* (*L'amandière*, traduit dans 25 langues étrangères, et en français par Levi, 2003), puis en 2004 le roman historique *La zia marchesa* (*La tante marquise*, par Points, en 2006), en 2007 *Boccamurata* (*Le secret de Torrenuova*, par 10/18, en 2011), en 2009 *Vento scomposto*, en mai 2010 *Camera oscura* (Skira), en avril 2011 *Un filo d'olio* (Sellerio), en février 2012, avec Maria Rosario Lazzati, *La cucina del buon gusto* (de nouveau Feltrinelli), et surtout, pour nous, en octobre 2010 *La monaca*: voir [www.feltrinellieditore.it/SchedaAutore?id\\_autore=500022](http://www.feltrinellieditore.it/SchedaAutore?id_autore=500022).

<sup>29</sup> Je m'excuse, ici comme ailleurs si non spécifié, la traduction est à moi: S. Agnello Hornby, *La monaca*, Milano, Feltrinelli, 2010, p.295: «L'ispirazione per la storia che ho raccontato in questo romanzo mi è venuta quattro anni fa. [...] Poco tempo dopo ho ricevuto l'invito di Francesca Medioli per un incontro con i suoi studenti all'Università di Reading, a lei rivolgo il primo ringraziamento, perché in quell'occasione mi ha regalato un suo affascinante scritto su una monaca veneziana; in una nota accennava a *I misteri del chiostro napoletano*, pubblicato nel 1864, l'autobiografia di una ex monaca, Enrichetta Caracciolo. A questa spetta il secondo ringraziamento; le sono debitrice in particolare per le descrizioni dei cerimoniali».

<sup>30</sup> Voir E. Caracciolo di Forino, *I misteri del chiostro napoletano*, Firenze, Barbèra, 1864; Id., *Un delitto impunito. Fatto storico del 1838*, Napoli, Tipografia dell'Ateneo, 1866; Ead., *Proclama alle donne italiane*, 1866; Ead., *I miracoli*, 1874 [poèmes]; Ead., *La forza dell'amore*, 1881 [théâtre]; Ead., *Un episodio dei miseri del chiostro napoletano*, 1883 [théâtre]. Sur elle, d'un point de vue historique, F. Sciarelli, *Enrichetta Caracciolo dei principi di Forino ex monaca benedettina: ricordi e documenti*, Napoli, 1891; A. Caracciolo (dir.), *La genealogia della famiglia Caracciolo di Francesco Fabris* riveduta e aggiornata da, Napoli, 1966; A. Briganti, "Caracciolo, Enrichetta", *DBI*, Roma, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 1976, vol. 19, pp.348-349; A. Scirocco, *Il dibattito sulle soppressioni delle corporazioni religiose nel 1864 e i Misteri del Chiostro napoletano di Enrichetta Caracciolo*, "Clio. Rivista trimestrale di studi storici", 2, 1992, pp. 215-233; F. Medioli, *Fortune e sfortune europee di una monaca per forza: Enrichetta Caracciolo di Forino*, Z.G. Baranski, L. Pertile (dir.), *In amicizia. Essays in honour of Giulio Lepschy*, "The Italianist", 17, special supplement, 1997, pp.413-435; U. Dovere, *Enrichetta Caracciolo di Forino e i misteri del chiostro napoletano*, M. Guasco, A. Monticone, P. Stella (dir.), *Fede e libertà. Scritti in onore di p. Giacomo Martina SJ*, Brescia, Morcelliana, 1998, pp.255-276; Id., *La nascita di un best-seller ottocentesco. I misteri del chiostro napoletano di Enrichetta Caracciolo di Forino*, "La critica letteraria", 145, 2009, pp.767-792, qui reprend le matériel manuscrit de mon article.

<sup>31</sup> A. Tarabotti, *Inferno...*, *op. cit.*, .27: "Ben si conviene in dono la Tirannia Paterna a quella Repubblica nella quale, più frequentemente che in qual altra si sia parte del mondo, viene abusato di monacar le figliole sforzatamente"; E. Caracciolo, *Misteri...*, *op. cit.*, p.III: «Scrivendo queste memorie nient'altro mi son proposta che confermare, quanto da me, con argomenti di fatto l'opportunità e la giustizia del decreto con il quale si sopprimono dal governo italiano i conventi [...]».

<sup>32</sup> Voir Dante, *Divina Comedia*, Inferno, III, vv.1-3, cité par Tarabotti, *Inferno...*, p.35; cf. A. Tarabotti, *Inferno...*, *op. cit.*, pp.52, 55, 73, 87, 93, 98, pour les autres passages de Dante, Inferno, I, vv.49-51, Inferno, II, 22-27, *Paradiso*, XIII, vv.136-139, Inferno, XXVIII, vv.37-39, Inferno, XVI, vv.24-26, Inferno, VII, vv.112-114.

<sup>33</sup> Ateneo Veneto-Giangiacomo Feltrinelli Editore, *Ottoemzzo con il libro*, 17 novembre 2010, "Incontro con Simonetta Agnello Hornby in occasione del suo nuovo romanzo *La monaca*", organisé par Caterina Carpinato que je remercie ici.

<sup>34</sup> Voir J. Brown, *Immodest acts. The Life of a Lesbian Nun in Renaissance Italy*, New York-Oxford, Oxford University Press, 1986. Sur des cas de lesbisme en monastère voir par exemple Archivio Storico del Patriarcato, Venezia, Sezione antica. Sententiarum. Sententiarum criminalium, Tiepolo (1620-1628), registre 7, II, ff.85-86r-v.

<sup>35</sup> Voir *British Museum General Catalogue of Printed Books*, London, The Trustees of the British Museum, 1955, vol.33, c.758.

<sup>36</sup> Voir Archivio storico Giunti, Firenze, Fondo Barbèra, cass. XXXIII, incart. 12, “Enrichetta Caracciolo nei Greuthen e Spiridione Zambrelli, carteggio relativo alla pubblicazione dell’opera *I misteri* anno 1864 (6 luglio)-1865 (8 gennaio)”; Biblioteca Nazionale Firenze, Lettere, N.A., 115, 52.

<sup>37</sup> Voir G. Barbera, *Memorie di un editore pubblicate dai figli*, Firenze, Barbera, 1883; P. Tentori, “Barbèra, Gasparo”, *DBI*, 1964, vol.6, pp.153-155.

<sup>38</sup> Pour la citation (“non era alla portata di tutti, costava lire 16») et les détails de la publication des *Misteri d’un chiostro...*, voir G. Barbera, *Memorie...*, *op. cit.*, pp.279-282.

<sup>39</sup> Voir F. Medioli, *Fortune e sfortune...*, *op. cit.*, p.413, 428 (4).

<sup>40</sup> *Ibid.*, p.421.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p.413.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p.413.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p.413.

<sup>44</sup> Voir G. Bateson, *Verso un’ecologia della mente*, Milano, Adelphi, 1973, pp.22-23.

<sup>45</sup> Voir L. Febvre, *Combats pour l’histoire*, Paris, Colin, 1953, p.22: “Poser un problème, c’est précisément le commencement et la fin de toute histoire. Pas de problème, pas d’histoire.”; M. Bloch, *Apologie pour l’histoire ou métier d’historien*, Paris, Collin, 1949, p.51, pour le même concept.

<sup>46</sup> Voir A. Momigliano, *Le regole del giuoco nello studio della storia moderna*, “Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa”, serie III, vol.IV, n.4, 1974, pp.1.183-1.192, maintenant in Id., *Storia e storiografia antica*, Bologna, il Mulino, 1987, pp.15-24, que je paraphrase presque entièrement ici.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p.21.

<sup>48</sup> Le cas le plus éclatant dont je sais c’est celui de Tarabotti et de la théorie de Gabriella Zarri, selon laquelle, elle n’aurait pas écrit ses oeuvres, si elle n’avait pas été contrainte au monastère: voir Ead., *Presentazione*, M. Ray, L. Westwater (dir.), *Lettere familiari...*, *op.cit.*, pp.7-17, in part. p.7.

<sup>49</sup> Sur la cuisine dans l’histoire, voir C. Ginzburg, A. Prosperi, *Giochi di pazienza. Un seminario sul “beneficio di Cristo”*, Torino, Einaudi, 1975, p.3: “Non bisogna portare la cucina in tavola, ammoniva da qualche parte Lord Acton, Abbiamo cercato di trasgredire il più possibile questo precetto di etichetta storiografica”.

<sup>50</sup> Voir M. Bloch, *Apologie...*, *op.cit.*, p.18.

<sup>51</sup> Voir E.H. Carr, *What is history?*, London, McMillan, 1961, Ch. premier. Je cite de la traduction italienne par Carlo Ginzburg (Id., *Sei lezioni sulla storia*, Torino, Einaudi, 1966), p.25, où il paraphrase l’anglais, beaucoup plus directe: “si tratta della capacità che lo storico deve possedere di rappresentarsi e comprendere la mentalità degli uomini che studia, e i pensieri che i loro atti sottendono”.

<sup>52</sup> Voir M. Bloch, *Apologie...*, *op.cit.*, p.17.

<sup>53</sup> Voir S. Agnello Hornby, *Boccamurata...*, *op.cit.*, capp.37-38.

<sup>54</sup> Voir P. Macry, *Introduzione allo studio della storia moderna e contemporanea*, Bologna, il Mulino, 1980, p.47; <http://worldpopulationreview.com/population-of-india>.

<sup>55</sup> Voir <http://www.azadindia.org/social-issues/dowry-system-in-india.html>.

<sup>56</sup> Voir <http://wcd.nic.in/dowryprohibitionact.htm>.

---

<sup>57</sup> Voir <http://www.census.gov/population/international/files/wid-9801.pdf> ; <http://www.nlm.nih.gov/women.htm>.

<sup>58</sup> Voir, pour la citation exacte: B. Croce, *La storia come pensiero e come azione*, Bari, Laterza, 1938, p5: “il bisogno pratico, che è nel fondo di ogni giudizio storico, conferisce a ogni storia il carattere di ‘storia contemporanea’ perché per remoti e remotissimi che sembrano cronologicamente i fatti che vi entrano, essa è, in realtà, storia sempre del bisogno e della situazione presente, nella quale quei fatti propagano le loro vibrazioni”.

Liste des images:

- 1) Neri Pozza, “Paysage sous la neige», 1973, avec détail, signature et dédicasse.
- 2) Portrait d’Enrico Mediolini par Luchino Visconti, signature “Luchino 1959”.
- 3) “Le triomphe de la mort”, Palazzo Abbatellis, Palermo.
- 4) Angelo Alessandrini “Portrait”, 1999 (collection privée).